

## ODB – Così fan tutte

L'ouverture de *Così fan tutte*, interprétée par l'Orchestre d'Auvergne sous la baguette d'Arie van Beek, commence avec brio et nous plonge tout de suite dans l'atmosphère du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les choristes et mimes Polichinelles, un masque d'origine napolitaine, font le lien entre la scène où se déroule cet *opera buffa* (dans le golfe de Naples) et le contexte de la *commedia dell'arte*. Leur présence scénique souligne l'élément *giocoso* de la pièce et rappelle l'art de masquer et de démasquer la vérité des sentiments dans le jeu de la séduction. Avec ce petit clin d'œil à la peinture vénitienne du Settecento, qui ne va pas sans rappeler la fraîcheur moqueuse des *Pulcinella* de G.D. Tiepolo (dans les fresques de la vénitienne Villa Zianigo) et l'élégance gracieuse des mascarades de Pietro Longhi, l'on entre immédiatement dans le bon état d'esprit pour jouir de cet opéra.

L'excellente mise en scène de Pierre Thirion-Vallet, assisté par Cédric Veschambre, nous introduit dans l'intimité des jeunes Fiordiligi et Dorabella et de leur rêveries d'amour, avec l'élégance d'un tableau de J.H. Fragonard ou de F. Boucher. Les costumes, réalisés par Evelyne de Graeve et Véronique Herniot, sont exquis et inspirent en effet la pureté d'un croquis préparatoire au crayon. C'est dans le déroulement de l'action que la palette visuelle se compose ; les vêtements et les manteaux jouent un rôle à part entière et on pourrait même recomposer l'histoire de cet opéra *buffa* à partir des costumes : Fiordiligi revêt le manteau de son nouvel amour, Ferrando, alors qu'elle s'apprête à rejoindre son ancien fiancé Guglielmo sur le champ de bataille. Les décors (Franck Aracil) donnent un rythme précis au jeu des acteurs, entre attraction et distance, et donnent du relief à l'action. Les différentes hauteurs des plateaux dissèquent l'intrigue et la rendent transparente grâce à une netteté analytique et à une multiplicité de regards. Le livret de Da Ponte déborde d'humour dans la description des états d'âme toujours changeants des protagonistes. Cela est bien explicité par le jeu des acteurs, habité et incarné, et qui semble surgir de la musique dévoilant en permanence une facette plus profonde.

Teresa Berganza, qui a dirigé les études musicales de cette production, brillamment épaulée par Philippe Marty (chef de chant), possède l'art de mettre en valeur les différentes personnalités vocales et donne aux chanteurs la clef pour relier un chant parfaitement placé exprimant la couleur naturelle et la beauté de la voix à une interprétation dramaturgique juste, soutenue avec art dans les récitatifs par Lorenzo Feder au clavecin.

Le moteur de l'intrigue est la machination de don Alfonso qui s'amuse à manipuler les amants comme des marionnettes ; son rôle est confié à un baryton confirmé (Matthieu Lécroart) qui met en jeu toute la palette de son expérience vocale et dramatique. Avec une autorité parfaitement crédible, il expose la philosophie de l'auteur sur la frivolité de femmes et la nécessité de s'adapter aux lois du désir qu'impose la nature. A son côté dans la construction de l'intrigue, Despina (Liliana Faraon) nous enchante par son énergie débordante, aussi bien dans son rôle de servante que de celui de docteur 'magnétisant' et de notaire pédant. Avec beaucoup d'humour elle soumet sa voix pétillante de soprane à la rude épreuve d'imiter les accents graves ou nasillards de la voix masculine. Une Dorabella pimpante face à une Fiordiligi tourmentée, un Guglielmo dynamique et généreux face à un Ferrando intérieur et romantique. La voix de Dorabella (Magali Paliès) est émouvante et présente, en parfaite harmonie avec son jeu d'actrice à l'agréable légèreté juvénile. La virtuosité vocale de Fiordiligi (Anna Kasyan) nous capte par son intensité émotionnelle et dramatique, notamment dans les arie du deuxième acte, et nous fait vivre toute l'étendue des sentiments entre dévouement amoureux et crise de la trahison. Ferrando (Julien Dran) dévoile progressivement les couches profondes d'une voix qui séduit au premier abord par l'agilité et un aigu facile, la parfaite maîtrise du souffle lui permet une belle expression dans le *pianissimo*. Le jeu de Guglielmo (Mickael Guedj) est caractérisé par une remarquable présence scénique qui définit l'espace avec élan et grâce ; sa voix, particulièrement touchante dans l'aigu, nous charme par une couleur solaire.

Une écoute sensible réunit ces belles voix prometteuses et fait des ensembles vocaux des moments de pur bonheur. Félicitons la politique d'ouverture de la Saison lyrique de Clermont-Ferrand qui offre aux jeunes chanteurs une production de niveau professionnel et réussit en même temps à réunir autour des répétitions générales un millier de scolaires et d'étudiants, fascinés par la découverte de l'univers de l'opéra.

*Anna Sconza et Stefanie Ceelen*